

La soupe au caillou.

Deux voyageurs de mauvaise mine entrent un jour dans une ferme pour se reposer et demander à manger. Les parents sont aux champs ; il ne reste à la maison que trois enfants qui répondent qu'ils n'ont rien à donner, qu'ils ont tous déjeuné ensemble le matin, et que ce n'est qu'en entrant du travail que le père et la mère rapporteront de quoi dîner.

Les deux voyageurs ne se découragent pas ; ils ont jeté dans la chambre un de ces coups d'œil semblables à des rateaux qui ne laissent rien traîner. Ils voient bien quelque chose qu'on pourrait prendre, mais il y a une autre ferme assez proche, et les enfants n'auraient qu'à crier et attirer des voisins.

— Mes petits amis, disent-ils, puisque vous êtes pauvres, nous ne vous demanderons rien ; nous vous ferons au contraire votre part d'excellente soupe que nous allons faire. Vous allez seulement nous prêter une marmite : nous allons couper quelques broussailles pour faire bouillir l'eau que nous puiserons dans le ruisseau, et nous allons faire, pour vous et pour nous, la fameuse soupe au caillou.

— Et qu'est-ce que la soupe au caillou ? demande l'aînée, une fillette de 10 ans.

— C'est une soupe délicieuse et comme vous n'en avez jamais mangé ; c'est un grand secret que m'apprend mon père, qui le tenait du sien, auquel l'avait appris un célèbre magicien. Il n'y a besoin que d'un caillou qu'on fait bouillir dans l'eau et qui produit un bouillon exquis. Mais il faut chercher et reconnaître le caillou, le vrai caillou et dire quelques paroles.

Les enfants ouvrirent de grands yeux et donnèrent une marmite que les pèlerins remplirent d'eau et placèrent sur le feu de broussailles qu'ils avaient allumés ; puis ils se mirent en devoir de trouver le fameux caillou. Ils en ramassèrent, en examinèrent attentivement et en rejetèrent une dizaine ; puis tout à coup l'un d'eux s'écria : Voilà notre affaire, il porta le caillou au ruisseau, le lava, le frotta jusqu'à ce qu'il se montrât parfaitement net. Alors ils marmotèrent des paroles inintelligibles et jetèrent le caillou dans l'eau bouillante.

Au bout de quelque temps, ils demandèrent une pincée de sel, qu'ils mirent dans l'eau, puis une cuiller pour goûter la soupe.

Celui qui la goûta le premier ne parut pas satisfait, et tendit la cuiller, de nouveau remplie, à son compagnon qui partagea son avis.

Ils demandèrent aux enfants s'ils n'avaient pas quelques carottes, quelques navets, etc. Il y en avait dans le jardin ; on en éplucha, qu'on mit dans la marmite ; après quelque temps, on goûta de nouveau et on ne fut pas entièrement satisfait. — C'est déjà bien bon, dit l'un, mais ça pourrait être meilleur ; il y manque encore quelque chose. Puis s'avisant.

— Eh ! eh ! qu'est-ce qui pend là au plafond ?

— C'est un morceau de lard, de notre porc.

— C'est justement ce qu'il faut.

On décroche le morceau de lard, on en prend la moitié que l'on jette dans la marmite, puis on active le feu. On trouve une niche de pain qu'on coupe en tranches dans une écuelle, puis on verse dessus la soupe au caillou. Les deux voyageurs la mangent à belles dents, ainsi que les légumes et le lard ; puis se lèvent et disent aux enfants :

— Mes petits amis, nous allons nous remettre en route. Il n'y avait pas assez de soupe pour vous en donner. Mais nous vous faisons un magnifique cadeau, nous vous laissons le caillou avec lequel vos parents et vous-mêmes pourrez faire autant de fois que vous voudrez cette excellente soupe, en ayant bien soin de faire comme nous et de dire trois fois *Abraxa*.

Puis ils partirent. Les parents revinrent. Les enfants s'empêchèrent de leur faire part de l'excellente recette qui venait de leur être enseignée. Et c'est depuis ce temps que dans certaines campagnes, on met un caillou dans la soupe au lard.



Adresser toutes communications, lettre d'affaires, abonnements au journal.

LE FARCEUR.

33 rue St Gabriel, Montréal.



UN MÉDECIN FUTÉ.

Lorsque Ferdinand Bouscarguel, un pur produit de St-Gaudens, eut enfin décroché son doctorat, une véritable terreur s'empara de lui. Un moment il eut cette sensation bizarre et embêtante du soldat qui, aveuglé par sa bravoure, s'élance sur un mamelon vert ou jaune, en arrache le drapeau ennemi et... ne sait plus comment descendre. Ferdinand n'avait jamais eu un goût bien prononcé pour l'art d'Hippocrate et de Galien. Ce qu'il détenait de connaissances techniques dans sa cervelle de docteur, les livres les lui avaient fournies bien plus que l'expérience, aussi ne se voyait-il pas sans appréhension condamné, de par la Faculté, à expédier ses semblables dans un monde, qui n'a certainement pas de peine à valoir celui-ci, avec autant de célérité que de discrétion... professionnelle. Voilà pourquoi Ferdinand épousa, dès le sixième mois



de son installation à Vic-sur-Morin, une jeune et charmante orpheline qu'il avait soignée pour un abcès à l'aisselle gauche. Comme l'abcès ne demandait qu'à s'en aller, Bouscarguel le supprima net d'un coup de bistouri, et, v'lan ! ça y était. Or, la pudibonde Léopoldine Piéchagru avait déclaré à sa vieille tante qu'elle n'épouserait jamais un autre homme que Ferdinand, parce que ce dernier, en sa qualité d'opérateur, n'ignorait plus rien des trésors acquis enfermés dans le corset bordé de rouge de Mlle Piéchagru. Jamais, non, jamais de la vie, elle ne pourrait supporter, étant la femme d'un autre, le regard d'un homme qui la connaîtrait aussi entièrement que Bouscarguel.

— Mais mon enfant, dit le chaperon noir, tu ne songes donc pas que ce médecin est sans le sou, et que tu as vingt-sept mille cinq cents francs de rente ?

— Raison de plus, chère tante. Il faut toujours en donner à ceux qui n'en ont pas.



— Mais tu lui a déjà payé soixante-dix-huit francs une opération de rien du tout. J'aurais tout aussi bien percé ton furoncle avec mon aiguille.

Léopoldine s'obstinait d'autant plus qu'il eût été impossible de trouver à Vic-sur-Morin des cheveux plus noirs et plus ondulés que ceux de Ferdinand, une barbe plus bril-

lante et mieux peignée que la barbe de Ferdinand, un nez plus droit que le nez de Ferdinand, des dents plus blanches que celles de Ferdinand, des yeux... Ah ! les yeux de Ferdinand ! Ces coquins d'yeux, elle les redoutait par-dessus tout. Décidément, ils en savaient bien long, les yeux de Ferdinand, et les monstres ne se gênaient pas pour le dire.



Bref, un jour que Bouscarguel, tout en maugréant, se préparait à arracher un vieux chicot à un indigène de la bourgade, Mme Briguiboul, le chaperon noir sus-mentionné, se fit annoncer. Instantanément Ferdinand lâcha l'homme au chicot et reçut au salon la tante de Léopoldine. Que de phrases monstrueusement hypocrites s'échappèrent entre la vieille finaude et le malin jeune homme ! Il protestait :

— Cela est impossible ! Mais je dois tout ce que j'ai ici ! Ce fauteuil dans lequel vous êtes assise...

La vieille femme fit un mouvement.

— ... Ce fauteuil, dis-je, je le dois !

— J'aime votre franchise, répliqua Mme Briguiboul qui trouvait sa nièce de plus en plus stupide.



— Ma franchise, soupira Bouscarguel en ramenant sur son front les boucles éplorées de ses cheveux apolloniens, c'est tout ce que m'ont laissé des aïeux prodigues, mais dont les livres...

— Connu, interrompit la vieille, nous avons tous eu des aïeux comme ça.

Le marché conclu, Bouscarguel, après avoir civilement reconduit Mme Briguiboul, prit son pardessus, oublia sans remords l'homme au chicot qui l'attendait toujours et fila sur Paris où il connaissait un usurier. Le quartier latin gardera éternellement le souvenir des adieux que Ferdinand Bouscarguel fit à sa vie de garçon. Les bols de punch en fument encore ! Peu de temps avant de se séparer de l'aimable société qui venait de sabler avec un enthousiasme de derrière les fagots le champagne matrimonial, Ferdinand réunit une dizaine de ses amis, les *poisseux* de Vic-sur-Morin, et leur tint à peu près ce langage :

« Mes amis,

« Vous savez tous que ma profession de docteur en médecine, sans m'interdire précisément les divertissements profanes, ne m'empêche pas moins, dans une mesure aussi certaine que gênante, de partager vos exercices favoris, chasses, vos parties fines, etc., etc. Je ne peux être à vous et à la science en même temps. Voulez-vous que je sois à vous ? Anéantisseriez la médecine et Ferdinand Bouscarguel vous restera. Oh ! il n'y a pas de femme qui tienne, et je ne vous dis que ça. Quant aux moyens de réussir, je vous crois la cervelle assez fertile pour... »

— Suffit ! conclurent en cœur les boudinés.

Ferdinand n'était pas fêru d'amour pour Léopoldine, mais, comme il savait se conduire dans le monde, il trouva des caresses pudiques et des mots exquis pour ne pas effaroucher la vertu de Mme Bouscarguel à cette heure critique où les virginités alarmées tremblaient sur leurs tiges comme de beaux lis d'argent qu'une impure bourrasque va découronner. Blottie au fond du lit, et délicieusement peureuse, elle attendait, quand un formidable coup de sonnette, roulant de corridor en corridor, vint expirer à la chambre nuptiale :

— C'est moi que l'on appelle, dit Ferdinand avec une amère résignation, mon ange, je tâcherai de rentrer de bonne heure.

Et il déposa sur le front de Léopoldine, instinctivement contrariée, un baiser d'amour respectueux.

Ferdinand ne reparut qu'à midi. Une opération difficile. Des médecins mandés de Paris. Quel métier ! Ouf ! Il allait dormir, fermer un œil sur son lit de fer. Puis, dans une heure, à Valliers où l'attendait pour mourir un des plus gros propriétaires du pays. Pour sûr, il serait à Vic avant la nuit. La tante et la nièce se regardaient ahuries. Quand elles furent seules, Léopoldine pleura.

GRAPPILLAGES.

Une légère coquille s'est glissée dans le journal le *Petit Illoirais*.

Parlant d'une réunion, il nous apprend « que plus de 300 personnes ont pu trouver place dans cet immense bocal. »

Vous voyez ça d'ici. Inutile d'insister.

Le *Charivari* félicite M. Prud'homme de donner son approbation complète aux aéronautes qui se distinguent ; M. Prud'homme fait cependant des réserves.

Ces ascensions, a-t-il dit, élèvent l'homme qui les tente, mais elles abaissent le ballon en prouvant avec quel sans-gêne il suit le caprice des vents.

Encore un mot d'enfant :

Le grand père de Bébé vient de mourir, l'enfant qui ne se voit plus, demande à sa mère ce qu'il en est devenu.

— Il est allé au ciel ! mon chéri.

Alors Bébé : je ne vois pas le trou par où il a passé.

La série des enseignes comiques ne sera jamais épuisée.

Continuons la collection. Dans une rue du faubourg Saint Germain, on a recueilli cet écriteau suspendu à une porte :

Madame X...

Garde-malade dip'omée.

Dévouement de famille.

Le comble du goût musical pour un caissier :

Enlever la caisse, jouer des flûtes et se faire fourrer au violon, sans tambour ni trompette.

Mot de la fin de Triboulet, du *Cliron* :

Le comble de la vivisection ? — Ouvrir une portière.

Mme de X..., une jolie blonde de qui s'est beaucoup occupée de la politique depuis quelques années, a été vue tantôt chez M. Thiers, tantôt chez M. Gambetta et même chez M. de Freycinet.

Elle allait d'un ministère à l'autre et favorisait de ses conseils plusieurs directeurs de journaux.

Quelqu'un demandait, un jour, à Emile de Girardin, c'est la mouche cantharide du cochon ?

Un jeune Anglais, récemment arrivé à Paris, se prit de querelle dans un cercle avec un boulevardier qui se pique de belles manières.

Le boulevardier, voulant pousser les choses jusqu'au bout, tira un gant de sa poche et le jeta sur l'Anglais, dont il effleura le menton.

Etonné, celui-ci demande à ses voisins la signification de cette pantomime.

Quand on lui eut expliqué que le fait de jeter un gant équivalait à un soufflet, le jeune étranger s'assit, ôta gravement une de ses bottines et la lança dans le derrière de son adversaire.

Dans le demi-monde :

— Régina, ma petite, voilà dix minutes que je te parle, tu n'as pas l'air de savoir ce que je t'ai dit.

— Excuse-moi, mon ami, j'étais distraite.

— Je voulais te parler de cette paire de pendants en brillants, tu sais ?

— Des pendants ? Je suis tout oreilles !

Au bal :

— Mais vous n'avez pas de gants ?

— Ça ne me fait rien, je me laverai les mains tout à l'heure.